

# LA PARISIENNE

REVUE LITTÉRAIRE MENSUELLE



avril 1957

## TRADUCTION = TRAHISON ?

F.N. Seize visages ou les Alchimistes.

NADJM OUD-DINE BAMMATE. Le gosier de métal.

EDMOND CARY. De l'abbé Gèdoyn à Saint-Jérôme-City.

DOMINIQUE AURY. Ce Pelé, ce Galeux.

PIERRE-FRANÇOIS CAILLE. Géographie économique de la traduction.

ANDRÉ BAY. La tentation d'éditer.

ODETTE ARNAUD. L'Agent littéraire et le traducteur.

Qu'est-ce que le « contingentement » ?

Et des textes de GIACOMO ANTONINI, ANNIE BRIERE, JOHN L. BROWN, GERARD HELLER, MICHEL MOHRT, MONIQUE NATHAN, RENE WINTZEN.

★

VIRGINIA WOOLF. Altesses.

JEAN D'ORMESSON. Les Princes.

JACQUES LAURENT. Un Guermantes pour rire.

★

JEAN-CLAUDE DARNAL, PIERRE HEBEY,  
PIERRE MARCABRU, ERIC RÖHMER, ROGER  
VRIGNY.

## De l'abbé Gédoyon à St-Jérôme-City

Il y avait au siècle des lumières un traducteur réputé, membre de l'Académie française à ce titre, l'abbé Nicolas Gédoyon. Une autorité, assurément, et qui avait composé un péremptoire traité de l'art de traduire.

« Traduire, y tranchait-il, c'est mettre en langue vulgaire un auteur ancien, soit grec soit latin ». Un point c'est tout : le reste ne vaut point qu'on en parle.

Vous souriez. Il va de soi que vous ne sauriez prendre à la lettre les affirmations de l'abbé Gédoyon. Le français n'est plus tenu pour une « langue vulgaire », quant aux auteurs anciens, soit grecs soit latins, ils ne représentent plus de nos jours que 3 % des traductions parues en France et dans le reste du monde. Près de la moitié des pays traducteurs ne traduisent plus du tout d'ouvrages grecs ; un tiers ne traduisent même rien du latin.

L'abbé Gédoyon n'avait pas su discerner une évolution déjà nette en son temps. Etes-vous sûrs de n'être pas des abbés Gédoyon du XX<sup>e</sup> siècle ?

La traduction ? Il y a gros à parier qu'en entendant ce mot vous pensez avant tout, voire exclusivement, à celle des romans de Graham Greene ou de Margaret Mitchell, aux flots de littérature d'imagination que déversent sur nous l'Amérique et l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie.

Cette traduction-là a eu, elle conserve une grande importance, nul ne le contestera, comme sont hautement utiles et louables les repiochages de notre patrimoine gréco-latin. Mais détient-elle vraiment cette primauté sans partage qu'on lui assigne trop aisément, la détient-elle encore ?

Ce qu'on oublie, en premier lieu, c'est que la traduc-

tion écrite en général n'est qu'une tard venue sur les routes de passage des mots et des pensées, et la traduction littéraire une flâneuse dont les jolis yeux se parent d'une séduction peut-être mensongère.

Pendant des siècles (et des millénaires), il n'y eut de traduction qu'orale. C'était l'interprétation qui régnait.

### L'ancêtre d'Eléphantine

Les premières dynasties des pharaons ont laissé de curieuses inscriptions nous révélant les faits et gestes des princes d'Eléphantine qui furent les « chefs-interprètes » des souverains du Nil. Personnages haut placés, conseillers intimes du trône, dirigeant de lointaines expéditions pacifiques ou guerrières.

Le latin ne connaît, pour désigner celui que nous nommons le traducteur, d'autre mot qu'*interpres*, dont l'origine serait judiciaire : *inter-partes* (celui qui se tient entre les deux parties d'un procès) ou *inter-præs* (celui qui sert de caution entre deux adversaires). Saint Jérôme a laissé un *De optimo genere interpretandi*, qui traite des problèmes généraux de la traduction. En Grèce, Hermès était le dieu des interprètes, des avocats, des orateurs. C'est dans l'interprétation que se combinent le mieux ses diverses fonctions : fonctions de transfert et d'échange (commerce, passage des âmes) et de parole (éloquence, fonctions de messenger des dieux). Le verbe directement dérivé de son nom (*hermèneuein*) signifie interpréter ; la *hermènéia* désigne l'interprétation proprement dite et l'exploitation ou l'élocution.

Le mot français *truchement*, le seul que connurent nos ancêtres, vient de l'arabe *tardjournân* (variante : *drogman*. « La Sublime Porte, dit Aubert du Bayet, ambassadeur de la République française en 1796, ne répond jamais par écrit. Les communications sont faites aux drogman de vive voix ».), qui remonte à l'assyrien *ragâ-mou* — parler. D'autres langues européennes ont emprunté leur vocable au turc *tilmatch* : polonais *tlumacz*, russe *tolmatch*, allemand *Dolmetsch*, *Dolmetscher*. Martin Luther a composé un *Sendbrief vom Dolmetschen* — Epître de la Traduction — où il est tout naturellement amené à dire que, pour bien « traduire », il faut regarder dans la bouche des gens du peuple.

EDMOND CARY

L'invention de la traduction.

Ce n'est qu'au temps de la Renaissance qu'avec le brusque essor de l'érudition et de l'imprimerie, la traduction écrite éclipsa la traditionnelle traduction orale et qu'on sentit la nécessité de forger des mots nouveaux pour désigner l'insolite opération en voie de développement. Robert Estienne a ainsi lancé le mot *traduire* en 1539 et l'année suivante Etienne Dolet a enchaîné sur *traduction* et *traducteur*.

Tant et si bien qu'à nous qui savons lire il ne vient même plus à l'esprit que le voyage de langue à langue puisse normalement s'effectuer par d'autres routes que celles du noir sur blanc. Or, depuis quand sait-on lire ? Le sait-on partout aujourd'hui ?

Sans doute, dans un pays comme la France, l'enseignement obnubilé par l'orthographe et le signe écrit a bénéficié d'une si dévorante emprise que la seule idée d'une réforme de consonnes illégalement doubles ou de finales absurdes fait bondir d'ardentes cohortes de défenseurs du *statu quo*. On dispute de pattes de mouche sans apercevoir qu'avec délices les Français désapprennent à parler correctement à force de vouloir écrire « sans fautes ». La radio même, qui pourrait être une école de langage par contrepois à la morne école d'écriture, ne se fait jamais faute d'articuler *Hollande* ou même *dompeteur*.

Comment les frisons faisaient leurs lois.

Pendant la quasi totalité de l'histoire humaine, des populations d'illettrés ont été gouvernées corps et âme par une poignée d'hommes détenteurs des secrets de l'écriture, et souvent d'une langue distincte du parler populaire. Ce n'est qu'en 1539 que l'ordonnance de Villers-Cotterets a introduit l'usage du français dans notre vie judiciaire. En Hongrie, le latin est resté langue de gouvernement jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Le français le fut en Angleterre, l'arabe ou le chinois ailleurs.

Imagine-t-on bien ce que cela signifiait en pratique ?

En Allemagne, par exemple, où des assemblées de seigneurs (illettrés) faisaient au Moyen Age la loi (en latin), en délibérant (en dialectes allemands) sur des codes (latins) ? Pour leurs séances, un clerc était requis, c'est-

EDMOND CARY

à-dire un homme qui savait lire et écrire le latin et parler l'allemand. Il consultait le livre des lois, en donnait une version orale en allemand, suivait les débats (menés en allemand) et en notait la teneur en latin pour inscrire, finalement, en latin toujours, la décision adoptée. Il faisait office de traducteur, de procès-verbaliste et d'interprète : magnifique occasion d'erreurs accumulées, que l'on dépiste en effet dans les codes souabes ou frisons. La difficulté était aggravée encore par la diversité des dialectes allemands : un brave moine franconien pouvait mal comprendre un terme saxon.

L'exemple vous paraît peut-être spécieux. Il illustre cependant un état de choses fréquent dans l'histoire de n'importe quel peuple. Les conquêtes aidant, la traduction sous ses formes judiciaires et administratives a dominé les actes quotidiens de l'humanité.

Alors même qu'il n'y avait pas conquête, il y avait toujours religion. Or, toutes les religions manifestent une étonnante propension à user de langues sacrées, peu ou prou hermétiques (non, ce n'est pas le dieu Hermès qui est responsable de ce mot-là, mais la rencontre est pi-quant), et d'une écriture-chiffre.

De la langue des hommes à la langue des dieux.

Nous avons le latin, les orthodoxes russes ont le slavon, les protestants anglais chérissent le « meilleur » anglais qui soit, celui de la Bible, qui n'est manifestement pas celui de la rue. Les Romains usaient de l'étrusque pour sacraliser leurs textes saints, les anciens Assyriens du chaldéen, plus ancien encore. Et les livres de la vieille religion bon du Tibet montrent des versets rédigés en « langue des hommes » (c'est-à-dire en tibétain), mais dont les versets le sont en « langue des dieux » (incompréhensible et intraduisible à l'heure actuelle pour les initiés eux-mêmes).

Quand un égyptologue met en français des hiéroglyphes, nous disons qu'il traduit. Quand un prêtre d'Osiris lisait à des fidèles (illettrés et peut-être allophones) la même inscription sacrée, que faisait-il ?

A bien penser, la simple lecture d'un texte chinois ne tient-elle pas de la traduction ? Les caractères chinois expriment des idées, dont la prononciation peut varier

selon les régions et les époques. Dans nos langues européennes, l'acte de lecture est mécanique et ne porte que sur les sons figurés par les lettres : on peut lire et être compris sans rien comprendre soi-même au texte. Dans une langue idéographique, pour lire il faut déjà comprendre, et l'on peut lire un texte sans être capable d'en prononcer tous les mots — à haute voix, on le lit en tous les cas différemment (pour ce qui est des sons émis) suivant l'auditoire qui écoute : philosophes contemporains de Confucius, paysans du Kouang-toung ou touristes européens.

La traduction n'est pas une opération aussi simple et aisément définissable qu'il semble à première vue. Les chemins qu'elle a suivis ont varié considérablement.

Pour en revenir au prince d'Eléphantine, il convient de signaler encore une certaine caractéristique de la traduction, plus tenace qu'il ne paraît.

Nous nous piquons aujourd'hui de rigueur scientifique, les faits et les lois sont nos fétiches et quand nous parlons de fidélité en matière de traduction, nous pensons à la fidélité (qui se veut objective) au texte traduit. La règle nous semble absolue.

Peut-être avons-nous perdu à jamais, en face du langage, la superbe avidité de nos lointains ancêtres. Pour eux — et nous pensons aux « sauvages » comme aux « mages », aux Sumériens comme aux anciens Chinois — la parole n'était pas un indifférent tintement de l'air. Le mot vivait et le mot faisait vivre. « Au commencement était le verbe ». (Mais Valéry ne disait-il pas : « les mots préexistent » ?). Dire un mot, nommer un être, c'était créer une chose ou s'emparer d'un être. Connaître le nom d'un démon c'était se l'asservir. Posséder le secret des incantations était le privilège des sorciers, des formules divines celui des prêtres, des désignations justes celui des gouvernants. Tout règne chinois commençait par une remise en ordre de la terminologie, mesure et règle de l'univers.

Une langue est une âme. Parler une langue étrangère, c'est changer de cœur et de sort. Un prince de Wei se plaisait à parler la langue des Barbares. « Il n'évitera pas son sort, jugèrent ses sujets : il mourra parmi les Barbares ». C'est-à-dire hors de l'espace humain, d'une mort de bête. Car chaque peuple estime qu'il est seul à parler « la langue des hommes » — qui fait qu'on est homme.

Pénétrer dans une langue étrangère n'est pas une promenade de curieux. C'est la redoutable agression d'un conquérant sûr de sa force et de ses dieux protecteurs. On pille de même les peuples et on les prive de leurs dieux. Le fait est possible pour un demi-dieu, un souverain entouré de ses mages, ou pour un homme agissant pour le compte du prince. On ne traduit pas impunément. On ne saurait le faire que par fidélité — envers le souverain.

Le prince d'Eléphantine est le père des innombrables interprètes et traducteurs « de service » — militaires, diplomatiques, administratifs — qui ont été pratiquement seuls à agir pendant des siècles et qui agissent encore par milliers sur la surface du globe. Ils sont « les auxiliaires précieux du commandement », disent nos instructions militaires, et c'est « au profit du commandement » qu'ils exercent leurs fonctions. Leur attitude en face du texte n'est pas une froide curiosité de documentalistes.

#### Traduttore — traditore.

La sagesse des nations ne s'y est point trompée. *Traduttore — traditore*, a-t-elle depuis longtemps prononcé. Pour un prince baignant dans la confiance du souverain, combien de transfuges, en effet, de traîtres livrant à l'étranger les signes sacrés de leur peuple ? L'histoire des drogman est une illustration, entre vingt, du vieil adage.

Pour les Turcs comme pour les chrétiens, le problème des rapports diplomatiques a tourné en rond dans la contradiction : comment appeler à des besognes de confiance des gens parlant la langue de l'ennemi de la foi ? Les Vénitiens, les Russes, les Allemands, prirent le parti héroïque d'instruire dans la langue turque tous leurs consuls à destination de la Porte. Les Turcs eurent recours à des chrétiens convertis : le Grec Younous, qui fit bâtir au XVI<sup>e</sup> siècle à Istantoul la mosquée du Drogman (*Tercuman Yunus Mescidi*), le Viennois Heinz Tulman, dit Ahmad, qui lui succéda, le docte Mourad-beg, Hongrois pris à Mohacz... Pour finir, ils acceptèrent de s'en remettre à des familles grecques spécialisées, même non converties (qui leur jouèrent de vilains tours lors de la guerre d'indépendance, témoins les Mavrocordato).

Louis XIV avait imaginé de faire envoyer tous les trois ans « aux Echelles » quelques jeunes garçons de

France, pour les y faire instruire par des moines dans les préceptes de la sainte religion apostolique et romaine aussi bien que dans la connaissance des langues. Puis on fit venir en France des enfants de drogmans établis en Orient. Ainsi naquit vers 1670 un enseignement des « jeunes de langue », qui devait se poursuivre par la suite au lycée Louis-le-Grand ; en 1873 il fut absorbé par l'École des Langues orientales.

Langue ennemie, langue d'infidèles ou de barbares : terrain dangereux. Qui s'y aventure risque fort d'y laisser sa peau. Langue étrangère, donc inhumaine ; mais surhumaine aussi parfois. La terreur qu'inspire l'homme qui possède plusieurs langues dans la bouche est une terreur sacrée. Traduire, c'est posséder la clé d'un mystère qui est peut-être divin.

#### L'accoucheuse de religions.

Les prêtres sont dès l'origine ceux qui savent interpréter les oracles et traduire les voix et les signes sacrés. Et c'est par voie de traduction que se sont répandues toutes les religions.

Il en fut ainsi du christianisme. L'église vénère Saint Jérôme, traducteur de la Vulgate, et Saint Paul qui, dans sa 1<sup>re</sup> Epître aux Corinthiens se présente sous les traits du parfait interprète de conférences et donne un excellent règlement intérieur de réunion internationale « ...que deux ou trois au plus parlent l'un après l'autre, et que l'interprète traduise. Et s'il n'y a pas d'interprète, que celui qui parle une langue étrangère se taise et parle à lui-même et à Dieu... »

L'exégèse est un exercice de traduction, et la Réforme une querelle de traducteurs.

Il en fut ainsi du bouddhisme. « Je vous autorise, frères, à apprendre les paroles du Bouddha chacun dans votre langue ». Le canon primitif (aujourd'hui perdu) fut mis en pali (au temps d'Açoka), puis en sanscrit (au temps de Kanichka). Les premières versions chinoises proviennent du canon préaçokien. La tradition chinoise fait état de deux traducteurs indiens amenés en grande pompe à Lo-yang et s'y établissant au monastère du Cheval noir dès le I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Il est établi qu'au siècle suivant une communauté de traducteurs bouddhistes fonctionnait activement dans cette ville. Le chef de file en était Ngan

Che-kaï, fils de roi parthe, dit-on. On est même exactement renseigné sur leur mode de travail : un lettré versé dans la langue de l'original lisait et expliquait le texte, un autre établissait la version orale chinoise, un troisième notait. (Peut-être est-ce cette traduction en cascade qui favorisa le gauchissement de la pensée bouddhiste dans le sens du taoïsme familier aux Chinois, le *nirvana* devenant le *non-agir*, et l'illumination du Bouddha s'identifiant avec la découverte du tao).

C'est le canon sanscrit qui a conquis le Pays des Herbes et celui des Neiges. Le Tibet a son saint patron des traducteurs dans la personne du mage Marpa, maître de Milarepa, le grand poète. Comme Jérôme, Marpa a le livre et le crâne pour attributs.

La traduction est accoucheuse de religions. Joseph Smith le sentait, qui vit un ange lui apporter une bible où, sur des feuilles d'or, était inscrite, en une langue mystérieuse, la révélation divine : la religion des mormons était née.

La traduction religieuse fournit également l'occasion des premières méditations théoriques sur l'art de traduire. On ne doit ni respect ni fidélité aux dépouilles d'un vaincu, mais la parole de Dieu est exigeante. Pendant de longues périodes, on a, par exemple, imposé que la traduction des versets de l'Évangile respectât aveuglément le compte des mots de l'original (qui était du reste lui-même une traduction, mais on n'y pensait pas). Saint Jérôme a composé un *De optimo genere interpretandi*, Luther son *Epître* et Hiuen Tsang a convoqué un concile de traducteurs pour déterminer les règles de travail garantissant la transposition fidèle de la pensée bouddhiste.

De nos jours, la traduction littéraire a pris le pas sur la traduction religieuse, encore que la Bible demeure l'ouvrage le plus traduit. Dans le demi-siècle qui avait suivi l'invention de l'imprimerie, la théologie avait fourni 45 % de tous les ouvrages imprimés en Europe, pour 30 % à la littérature prise en son sens le plus général. Aujourd'hui, la traduction religieuse ne revendique guère plus de 6 % de l'édition traduite.

Si bien que nous autres, qui avons cessé, quand on nous dit « traduction », de penser aux Saintes Ecritures (comme pensaient le roi Alfred, et Luther, et Cyrille, et Méthode), nous trouvons néanmoins naturelle l'opinion

EDMOND CARY

de l'abbé Gédoyne, à condition de substituer au grec et au latin, l'anglais (et l'américain).

Or, à notre époque, la littérature est loin d'être la seule voie d'importation de la denrée étrangère de mots et d'idées.

Le dernier *Index translationum* publié par l'UNESCO montre que sur 24.274 traductions parues en 1955 dans 51 pays, 12.420 seulement étaient classées dans la rubrique « lettres », soit 51 %. On en comptait 54 % l'année précédente, 55 % en 1951 et 60 % en 1948 .

#### La Bible et Lénine en tête.

Si l'on détaille la répartition par langues, le mouvement se précise. Les deux tiers des ouvrages traduits de l'anglais sont encore des ouvrages littéraires, et 58 % des ouvrages traduits du français. Mais parmi les ouvrages traduits de l'allemand, les ouvrages littéraires s'adjugent moins de la moitié ; et un tiers seulement pour les livres traduits du russe, qui est la deuxième langue d'origine des traductions mondiales.

Non moins révélatrice est la liste des auteurs les plus traduits. Entre 1948 et 1954, les dix auteurs les plus traduits dans le monde ont été : la *Bible*, *Lénine*, *Staline*, Tolstoï, Dickens, Gorki, Balzac, *Marx*, Shakespeare, *Engels*. Cinq « littéraires » seulement, contre quatre « politiques » — et tous derrière la *Bible*..

Ces ouvrages littéraires sont-ils de la littérature au sens traditionnel du terme ? La liste des ouvrages américains traduits en France ces dernières années s'ouvre sur deux dizaines de titres — qui sont des titres de livres d'enfants. Regardez les rayons d'une grande librairie. Vous ne tarderez pas y découvrir des albums de toutes dimensions, des petits livres d'or, des livres de carton dépliant ou de tissu indéchirable, sans parler des innombrables périodiques. L'écrasante majorité de cette production est traduite. La pénétration des mots étrangers et des notions étrangères commence avant même que l'enfant sache lire. Que les puristes qui traquent l'ombre du faux sens se penchent sur ces pages-là : ils frémiront d'horreur.

De quoi se compose le reste, c'est-à-dire moins de 50 % ? D'ouvrages scientifiques, d'ouvrages de droit ou politique, d'ouvrages divers et, vous l'avez deviné, d'ou-

EDMOND CARY

vrages techniques. Le pourcentage net des livres relevant des « sciences appliquées » et des « sciences exactes et naturelles » n'est pas encore très élevé : 10 % et 4 % respectivement à l'échelle mondiale. Mais il est des pays (Bulgarie, Indonésie, etc.) qui accordent 20 % et plus aux livres techniques, 10 % et plus aux livres de science.

Ces chiffres ne présentent qu'une valeur indicative. En réalité, la route de la traduction technique ne passe pas par les terres de l'édition. C'est l'innombrable transmission des documents dactylographiés, ronéotypés, photocopiés, mis sur microfilms ou imprimés dans des revues spécialisées qui alimente le flot. Un flot devenu raz de marée.

#### Du five o'clock à la science-fiction.

C'est ce courant qui charrie pêle-mêle inventions nouvelles et barbarismes, découvertes sensationnelles et expressions saugrenues. Le développement industriel des pays anglo-saxons engendre une irrésistible invasion de notre vocabulaire, de notre syntaxe, de notre logique même, une dénaturation de l'âme de notre langue. Un comité d'étude des termes techniques a été créé, qui passe le plus clair de son temps à chercher des équivalents français à des mots anglais.

Il n'y avait hier que les dandys et les snobs pour parler des *five o'clocks* et des *lavatories*, innocentes fantaisies. Les sportifs ont mis les bouchées doubles avec les *football*, les *forcing* et les *steeple-chase*. Mais chaque jour qui passe voit s'introduire des *containers* et des *pressurisations*, de monstrueux *dimensionnements* et *positionnements* qui emboîtent le pas au *planning*, et l'on ne sourcille même plus à un négligent *air-conditionnement* ni à la *science-fiction*, qui bouleversent toutes les règles françaises de formation de mots.

Dissertant de traduction et d'influences linguistiques, on choisit trop souvent de se poster devant le guichet de la vieille gare à peine repeinte depuis le temps de l'abbé Gédoyne et de scruter les voyageurs qui s'y présentent. Ont-ils tous leur passeports bien en règle ? Ne portent-ils pas de contrebande ? On établit des statistiques, on joue aux comparaisons. Pendant ce temps, sur une autoroute sans barrières ni contrôles, foncent de hurlants bolides

EDMOND CARY

et des caravanes de camions, débordants de candides touristes et d'explosifs, de visiteurs ahuris et d'habiles contrebandiers. Ils roulent, se doublent, s'accrochent, chargent et déchargent sans douane ni police. Voilà où passe le vrai « trafic » de notre époque.

Vous faut-il d'autres voies d'accès ? Il y a le cinéma. Bon an mal an, la France importe 400, 500, 600 longs métrages — qu'il faut sous-titrer et doubler. Le Maroc importe 1.500 à 2.000 films par an, dont la moitié de langue anglaise. Dans le monde entier, ce boulevard est des plus fréquentés : avec la France, des pays aussi différents que l'Allemagne, l'Angleterre, la Chine, la Birmanie, importent les trois quarts au moins des films qui passent dans leurs salles.

Et la radio, et la télévision, et la publicité commerciale...

Ce n'est pas tout.

#### Les ONG et l'ONU

Jusqu'à une époque récente, on a vécu chez nous sur l'illusion du français langue diplomatique par vocation naturelle ou par droit divin (ersatz de consolation de cette autre idée reçue qu'est le latin langue universelle). En fait, le français a servi de langue commune aux diplomates (d'Europe) depuis les traités de Westphalie (1648) jusqu'à la Conférence de la Paix de 1918 : moins de trois siècles. C'était une situation de fait, non de droit. Au Congrès de Vienne, les droits des autres langues avaient été expressément réservés, et les Etats-Unis ont toujours fait objection à l'utilisation pratique du français dans les négociations entre Etats.

Sous nos yeux, le tableau a changé. Au lendemain de la première guerre mondiale naissaient la SDN et des organismes comme le BIT. Au lendemain de la deuxième, se sont créées l'ONU et la constellation des institutions spécialisées : UNESCO, FAO, OMS, OMM (pour les initiés, ces sigles sont sans mystère). Se sont également multipliées les organisations non-gouvernementales (ONG, bien entendu) : syndicats ouvriers ou associations de joueurs de pétanque, groupements d'intérêts industriels ou organismes de recherche scientifique. On en compte plus de mille aujourd'hui dans le monde, dont 300 ont leur siège en France. Il y a quelques années, il se fondait une organi-

EDMOND CARY

sation internationale tous les cinq jours, sans compter les mortes-nées.

Par définition, ces organisations sont bi ou multilingues. Etablir un texte de traité en deux langues, les deux textes faisant foi, constitue une « monumentale hérésie technique » d'après de bons esprits. Que dire alors d'accords établis en quatre langues, agrémentés d'amendements originaires rédigés en russe, en chinois, en espagnol, sur la base de documents de travail confectionnés au jour le jour à partir de source ou allemandes, portugaises ou hindi ?

Ce n'est pas seulement un Congrès convoqué tous les quatre ans, ni un traité occasionnel, qui donne lieu à ce cocktail linguistique. La vie quotidienne des ONG et de l'ONU se déroule dans l'entre-deux-eaux des « langues de travail », dominée par le respect des équivalences établies et des approximations consacrées, du jargon journallement élaboré et qui ne se confond plus avec aucune langue existante, droite abstraite qui se refuse à épouser les fantasques arabesques de la réalité française, ou anglaise, ou autre.

Bon gré, mal gré, interprètes et traducteurs se plient aux exigences qui leur sont imposées. Ils seront astreints à parler des « patterns de développement » et de la « recherche entrepreneuriale ». Pour eux, « séminaire », « table ronde », « stage », « symposium » et « colloque » seront des réalités vivantes finement nuancées — barbarisme s'ils travaillent ici, expression consacrée s'ils travaillent là, mais toujours étiquettes obligatoires.

Outre le personnel permanent qu'emploient ces diverses organisations, elles engagent d'innombrables « free-lance » à l'occasion des conférences grandes et petites qui se réunissent inlassablement dans les capitales et les villes d'eau, les métropoles et les localités des « zones arides ». Il s'en tient plus de mille chaque année. Celle-ci dure un jour, celle-là six mois. Un réseau routier tout neuf d'échanges linguistiques s'est créé, fait de majestueuses artères et de sentes à peine perceptibles. Qu'en aurait dit l'abbé Gédéon ?

#### L'académicien en cage.

On lui aurait proposé, par exemple, d'écouter un discours d'une demi-heure, d'une heure, d'une heure et demie

(ne soyons pas trop méchants avec un académicien) et de le répéter tout de go dans une autre langue — textuellement bien entendu. Sur un sujet simple : un banal éloge d'Horace, ou l'exposé des motifs de la paix de Westphalie avec énoncé exact du tracé des frontières, ou une analyse du système des fortifications de Vauban, ou la situation budgétaire vue par Colbert, ou la succincte description destinée à des bourgeois des Flandres de la manufacture des Gobelins — procédés de tissage, coloration des laines, conservation des tapisseries — et, disons, une brève discussion du traité de la lumière de Huyghens : du tout venant, en somme, et sans difficulté insurmontable...

Pour se délasser, il aurait pu ensuite s'enfermer dans une cage vitrée face à une écumoire noire appelée « micro » et se coiffer de macarons susurrants. A travers la vitre, il aurait aperçu (de dos peut-être) un bonhomme gesticulant tandis que dans ses oreilles se serait insinuée une théorie de sons dont l'ensemble, plus ou moins distinctement perçu, aurait pu se laisser assimiler à un discours du remuant personnage. Aurait-il cru possible de rendre ce discours en français, en phrases correctes, respectant jusqu'aux moindres nuances de l'original ? De le rendre au moment même où s'articuleraient les mots de l'orateur, avant même d'avoir entendu la fin de la phrase, avant d'avoir humainement pu comprendre le propos ? Oui, c'est la divination faite routine, la gageure devenue condition *sine qua non*. Et l'expérience montre que l'inconcevable est possible, quotidiennement, et les menues bourdes dont on se gausse prouvent que l'infailibilité est tenue pour normale.

★

Les voilà, les réalités des échanges linguistiques de notre temps. Il paraît chaque jour soixante-six livres traduits dans le monde (dont trente-cinq de littérature), mais, dans le même temps, il y a cent interprètes parlant en cabine ou assis à une table, il sort plusieurs films doublés. il se dactylographie, se photocopie ou se microphotographie Dieu sait combien de milliers de pages techniques, commerciales ou scientifiques. Déjà, dans les archives des seules organisations inter-gouvernementales s'entassent des mètres cubes d'archives non traduites, inutilisées et

inutilisables pour les neuf dixièmes du monde, et les piles croissent de jour en jour.

### LA MACHINE A TRADUIRE

Faut-il s'étonner que, depuis une dizaine d'années, des savants de sens rassis se soient préoccupés de ce problème — entièrement nouveau — : le besoin de traductions ? Il est permis de soutenir sans sacrilège qu'un pays peut attendre un ou deux ans la n-ième traduction des Epodes d'Horace. Mais il est des documents prosaïques dont on ne peut se permettre d'ignorer longtemps le mot à mot scrupuleux. Un retard à connaître une formule, un raisonnement, un procédé de construction équivaut aujourd'hui à une perte de millions de francs, de dollars ou de roubles — sinon de vies humaines.

C'est pour cela qu'il est juste de dire que nous sommes entrés dans l'âge de la traduction.

En Amérique, en U.R.S.S., en Angleterre, en Italie et dans d'autres pays, la traduction mécanique fait l'objet d'études de plus en plus substantielles, de plus en plus réalistes. *BABEL*, la revue internationale des traducteurs, a récemment publié (sans acrimonie aucune) un numéro documenté qui fait le point sur les recherches entreprises et le sujet bénéficie d'une bibliographie abondante.

Ce qui ressort avec évidence de toutes les pièces produites, c'est que « la machine à traduire » ne constitue nullement une utopie. Une machine expérimentale existe effectivement, et les recherches théoriques confirment la possibilité pratique d'une réalisation de ce genre.

Le principe en est connu.

La machine reçoit un texte à traduire, retranscrit sur cartes perforées (pour la commodité de la « lecture » — mais il est concevable que le texte soumis soit simplement dactylographié). Ces cartes sont « lues », c'est-à-dire parcourues par des « balais électroniques » qui signalent les mots l'un après l'autre aux « unités de mémoire ». véritable dictionnaire électronique enregistré d'avance. Si le mot n'a qu'un seul équivalent, pas de problème. S'il y a un choix entre plusieurs équivalents possibles, le contexte aide la machine à fixer son choix. A cette fin, outre le simple dictionnaire, la machine reçoit des « consignes » en nombre plus ou moins élevé, de grammaire (flexions, ordre des mots, etc.) ainsi que des prescriptions particulières.

Un *plan de travail* ne se traduit pas de la même façon qu'un *plan d'eau* ni qu'un *plan comptable*, non plus que le *plan incliné* ou qu'une *surface plane*. Chaque mot est scruté dans ses désinences variables, dans son contexte, ramené au sens général du texte à traduire, etc.

Tout se passe en somme comme si un traducteur enfermé dans la machine opérait sur une langue totalement inconnue de lui, mais disposait d'un dictionnaire et d'un précis grammatical et sémantique. La différence entre un traducteur humain et la machine réside dans le fait que la consultation du dictionnaire s'effectue à une vitesse vertigineuse : la fréquence des impulsions est de l'ordre d'un millionième de seconde. La machine a plus vite fait de lire tout son dictionnaire que vous de réfléchir sur une seule ligne.

Une fois l'équivalent déterminé, l'ordre et la forme des mots arrêtés, c'est un jeu de mettre en branle une « unité d'impression » qui se charge de taper le produit du travail sous forme d'un texte ordonné, facilement lisible. Les expériences auxquelles on s'est à ce jour livré montrent que ce que l'on obtient est *une vraie traduction*.

Sans doute ne faut-il pas attendre de la machine autre chose que ce à quoi elle est destinée. Vous ne demandez pas à l'avion de vous faire visiter les ruines de Pompéi. Pourquoi reprocher à une mécanique (fût-elle électronique) de ne pas traduire des vers ou la musique du langage ? Son objet est nettement circonscrit : transporter d'une langue donnée en une autre langue donnée certains textes précis, se prêtant à une traduction précise et usant d'un vocabulaire connu d'avance.

Ces recherches lèvent le voile sur un problème corollaire, qui n'est pas d'un mince intérêt. C'est celui de la part d'automatisme qui existe dans l'opération de traduction, voire dans les opérations de langage et de pensée. Dût-elle nous rendre le seul service de nous faire entrer plus avant dans la connaissance de notre esprit, que la machine à traduire aurait bien mérité de l'humanité.

Mais elle peut davantage. Elle peut, ou du moins elle pourrait.

### PLANNING-ANTICIPATION

Scientifiquement, techniquement, la construction d'une machine à traduire est parfaitement réalisable. Des

essais limités d'utilisation pratique ont été tentés. Comment se fait-il qu'il n'existe pas encore d'authentiques machines à traduire en service autour de nous ?

« L'implantation » effective de machines de cette nature est avant tout fonction de leur rentabilité. Quelles sont les caractéristiques économiques de leur rendement ?

La machine IBM présentée il y a trois mois à New York peut « lire » 250 cartes à la minute, soit 20.000 caractères. La traduction proprement dite est incomparablement plus rapide. En revanche, « l'unité d'impression » ne parvient à sortir que 18.000 signes dans le même laps de temps.

Voilà donc détectés les deux goulots d'étranglement. Il est possible de les élargir en asservissant à chaque machine une série d'unités de lecture et d'impression — une bonne centaine à chaque bout, paraît-il. La vitesse limite d'opération atteindrait donc *un million huit cent mille caractères à la minute*. Un livre de moyennes dimensions pourrait se trouver traduit en l'espace de quelques secondes.

Toutefois, pour que la machine reçoive un flot continu de fiches perforées (ou de textes tapés selon une formule standard), elle doit être servie par un certain nombre de secrétaires « perforeuses » (ou, plus simplement, dactylographes). Une perforeuse exercée perfore quelque 1.000 trous (correspondant à 10.000 caractères) à l'heure. Pour être alimentée à sa meilleure cadence (faites le calcul), la machine requiert le travail simultané de 12.000 secrétaires.

Le texte produit demeure cependant un texte brut. Pour toute utilisation en dehors d'un cercle d'initiés, il exige un minimum de révision, ne fût-ce que pour remplir les blancs éventuels correspondant aux lacunes du dictionnaire de la machine, dépister les fautes de frappe et les cartes interverties, etc. Une lecture critique accompagnée de corrections superficielles exige plus de temps que la simple retranscription d'un texte. Nous parlions tout à l'heure de 12.000 secrétaires. Il nous faudra 20.000 réviseurs peut-être, disposant à leur tour, pour recopier les textes revus, d'autant de dactylos qu'il en fallait au départ. Le personnel de base est donc composé de 24.000 secrétaires et de 20.000 traducteurs-réviseurs. Ajoutez-y le personnel administratif, celui des services généraux — voici des milliers d'employés qui viennent grossir la liste : garçons de courses, standardistes, huissiers, chauffeurs. Ajoutez-y encore les terminologistes travaillant aux côtés

de la machine pour parfaire son savoir, les mécaniciens (peu nombreux) et les ingénieurs : est-ce à un chiffre de cinquante, de soixante mille employés, ou plus, que vous arriverez en fin de compte ? Tous concentrés en un même lieu, vivant de la machine et pour la machine. Avec leurs familles, ils constitueront l'élément premier d'une ville qui, compte tenu de ses services publics, commerces, installations de tout genre, sera de l'ordre de cent cinquante mille habitants.

### TRADUVILLE OU JEROME-CITY ?

Ainsi entourée, la machine sera en mesure de travailler à plein rendement : les millions de francs qu'elle coûte maintenant par mois ne représenteront plus qu'une modeste fraction (0,1 % peut-être) du budget global de l'entreprise. Mais il s'agit de trouver les 99,9 % restants de ce budget, *uniquement destiné à faire marcher une certaine machine traduisant des textes d'une langue donnée en une autre langue donnée*. Car tel serait le seul objet, la seule raison d'être de cette ville plus importante que Dijon ou Rennes.

La matière première ne lui manquerait certes pas. Il lui faudrait des semaines pour traduire l'essentiel de l'édition courante à son rythme actuel, des mois pour rattraper le retard accumulé, et son activité donnerait un immédiat coup de fouet à la production traduisible. Non, la matière est là, elle attend des monstres qui la dévoreraient.

Ces monstres ne supprimeront du reste pas les modestes traducteurs « artisanaux », littéraires ou non. La machine ne pourra jamais traduire la poésie ni la belle littérature. Pour la plus ordinaire des lettres, même, il vous sera toujours plus commode de faire appel à un monsieur ou une dame habitant au coin de votre rue et capable d'exécuter le travail en une heure ou en un jour, que d'expédier le feuillet à travers toute la France à la « cité de traduction », et peut vous chaut que l'opération y soit effectuée en un centième de seconde.

Ce n'est ni dans l'ordre social ni dans l'ordre technique que se rencontrent les obstacles à la mise en service effective de telles machines. La vraie difficulté, et la seule, réside dans les 99,9 % de leur budget géant, dans les mil-

liards à trouver chaque mois pour chacune des machines à installer dans chaque pays.

Car, ne l'oublions pas, il ne suffit pas d'une machine par pays, ou plutôt par langue. Il faudra une machine pour traduire d'anglais en français, une autre d'allemand en français, une troisième de russe, une quatrième d'italien, et ainsi de suite. Paradoxalement, les langues les plus répandues seront celles qui seront le moins tenaillées par ce besoin de mécanisation ; les moins répandues seront les premières à exiger un tel équipement. L'anglais peut se passer d'une machine traduisant du danois. Le danois a besoin d'une machine traduisant de l'anglais...

### LE CONCERT DES NATIONS

Or notre époque est celle de la multiplication des langues. La réalité a démenti les rêves de langue universelle. Le latin, l'arabe, le chinois n'ont jamais servi de trait d'union qu'à une fraction de l'humanité, et pour une période limitée. Les créations artificielles comme l'espéranto ou le volapuk n'arrivent pas à percer le mur du son.

Lorsque la Renaissance s'est insurgée contre le mythe de la langue unique et a donné droit de cité aux quelques langues « vulgaires » devenues de nos jours les « grandes langues » du monde européen, elle ne pouvait prévoir à quels bataillons elle ouvrirait la porte. Les dictionnaires techniques catalogués par l'UNESCO portent déjà sur 77 langues. Le *Vademecum medicum polyglotticum* donne des équivalences en 24 langues et le *Tableau de la terminologie du relief sous-marin en 22*. Le *Dictionnaire relatif aux médicaments propres à l'Inde* est rédigé en anglais, bengali, hindi, kannada, malayalam, marathe, sanscrit, tamil, télougou. Or, dans l'Inde seule, on compte plus de cent langues et dialectes divers — six langues y sont parlées par plus de vingt millions de personnes chacune. Plusieurs dizaines de langues sont reconnues en U.R.S.S. Le jour n'est pas éloigné où les idiomes d'Afrique se feront entendre eux aussi.

Notre âge est celui des échanges incessants, frénétiques, entre pays et entre civilisations, entre peuples et entre langues. Un besoin existe, la solution technique en a été trouvée : il n'est pas d'exemple que, ces prémisses résolues, l'utopie ne soit pas devenue réalité.

Il paraît aujourd'hui dans le monde plus de 200.000 ouvrages par an, soit une augmentation de 10 à 15 % par rapport à l'avant-guerre. Un dixième à peine de ce total reçoit les honneurs de la traduction. La masse des documents diffusés en dehors du livre est colossale, et c'est là que la carence de traduction est le plus sensible. Du jour où se seront mises à tourner les machines à traduire, il y a fort à parier que la possibilité centuplée d'utilisation des textes publiés amènera à bref délai une augmentation de la publication elle-même. Dans l'espace de quelques années, la publication par voie de librairie ou par d'autres voies pourra se trouver doublée, décuplée, qui sait. Dans un univers où des centaines de millions d'êtres humains demeurent encore illettrés, un tel bond ne serait pas surprenant.

Cet accroissement s'accompagnera de la mise au point de procédés de fabrication moins coûteux, de tirages plus élevés. L'activité strictement technique des machines profitera donc immédiatement aux belles lettres — production et traduction. Ne voit-on pas déjà dans des pays où la traduction technique est le plus à l'honneur les poètes bénéficier de tirages impressionnants ? En Pologne, par exemple, poètes nationaux ou traduits paraissent à dix ou vingt mille exemplaires, raflés par le public en l'espace de quelques jours.

Voilà qui rassurera sans doute l'abbé Gédoyne. Allons, ce ne sont pas ces monstres clignotants qui empêcheront jamais de traduire Horace. Les chemins de fer et les avions n'ont pas tué les promeneurs solitaires.

Mais qu'il est reposant de penser, pour le non-électronique traducteur d'hier et d'aujourd'hui, lui qui ne répond que des contresens qu'il commet de sa faible main, que demain un fil mal branché sèmera des monstruosité à la chaîne dans les textes les plus limpides, fera crouler des ponts et des maisons dans quarante pays...

Pour avoir ajouté « rien du tout » à un texte de Platon, Etienne Dolet fut brûlé place Maubert un 3 août 1546. Est-ce l'électricien ou le terminologiste que brûleront nos petits-neveux ?

EDMOND CARY.